

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: - (2009)
Heft: [2]: Brigade infanterie 2

Artikel: Strategie [i.e. stratégie] terrestre non conventionnelle
Autor: Richardot, Philippe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348919>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



La stratégie est un jeu d'échec... les armées s'adaptent aux missions, à l'environnement, à la menace.

Stratégie

Stratégie terrestre non conventionnelle

Philippe Richardot

Membre du Comité scientifique du Centre d'histoire et de perspectives militaires (CHPM)

La stratégie terrestre non conventionnelle met en œuvre la guerre politique. Elle a un volant offensif, la subversion, et un volant défensif, la pacification. La subversion est surtout la stratégie du faible au fort, mais peut être un moyen d'ingérence internationale d'un Etat contre un autre. La pacification est la stratégie qui s'oppose à la subversion. Le faible ne dispose que de forces paramilitaires réduites ou d'une poignée de terroristes. Le fort peut mettre en œuvre d'importantes forces militaires conventionnelles pour des missions qui ne le sont pas. La stratégie l'emporte sur la tactique. Les militaires ont toujours du mal à opérer contre des civils qui sortent de la passivité et refusent les règles de la bataille ouverte.

Subversion par le coup d'Etat...

La subversion consiste à changer un ordre politique par la violence. Le coup d'Etat frappe d'un coup décisif au sommet tandis que la guérilla comme le terrorisme pourrissent une situation dans la durée pour discréditer puis évincer le pouvoir.

Le coup d'Etat est une opération de guerre civile ou de relations internationales. C'est une frappe décapitante. Le coup d'Etat peut être téléguider du sommet par un pouvoir qui veut se prolonger (cas du Président Louis-Napoléon Bonaparte en 1851) ou qui veut se saborder en s'ouvrant une porte de sortie personnelle (cas du Directoire en 1799 au profit du Général Bonaparte). Il peut être téléguider par une puissance étrangère appuyée par des autorités intérieures (cas du Chili d'Allende où les Etats-Unis ont financé une longue grève des camionneurs et reconnu le coup d'Etat militaire en 1973). Un coup d'Etat téléguider du sommet s'appuie sur une partie de la force publique devenue factieuse : c'est un putsch. Le coup d'Etat peut venir d'opposants aidés de l'étranger et disposant de forces paramilitaires (cas de Lénine et des bolcheviks soutenus par l'Allemagne en 1917). Il peut reposer sur les seules forces paramilitaires des opposants

(cas de Mussolini et des fascistes en 1922) : c'est une révolution. Des opposants qui n'ont pas de complicité au sommet doivent avoir une force paramilitaire. Le coup d'Etat doit arriver au bon moment pour être légitimé. Le bon moment est soit une période de crise, soit une période d'apathie gouvernementale. Il détermine deux stratégies : la stratégie de crise et la stratégie de surprise. Dans la stratégie de crise, la légitimité du coup d'Etat tient aux échecs ou aux erreurs de communication du gouvernement qui montre son incompetence. Le coup d'Etat est préparé par une période de crise économique, sociale, politique et de contestation. Une provocation ou un incident créé de toutes pièces pour discréditer le pouvoir peut porter la crise à son comble. L'exploitation d'un incident dû au hasard a le même effet d'événement déclencheur. Une défaite militaire (cas de la Russie en 1905) ou une menace extérieure (Déclaration du duc de Brunswick contre les Parisiens en 1792) peut être aussi un événement déclencheur. L'idée de base de la stratégie de crise est la montée en puissance rapide. Le coup d'Etat met fin à la crise et son initiateur fait figure de restaurateur de l'équilibre national. La crise peut se résoudre par la force comme la junte militaire chilienne l'exerce contre le palais présidentiel d'Allende (1973). La crise peut se résoudre par un chantage à la force comme la Marche sur Rome fasciste. Mussolini reçoit régulièrement du roi les pouvoirs de Premier Ministre. Dans la stratégie de surprise, le coup d'Etat survient dans une période d'apathie après que le gouvernement a démontré son incompetence. C'est le choix de Lénine contre le gouvernement Kérénsky en octobre 1917. La surprise est atteinte la nuit quand les forces ennemies sont dispersées et hors d'état de répondre. La surprise repose sur la rapidité d'exécution. Au plan opérationnel, un coup d'Etat réussit en opposant une structure forte à un pouvoir faible au milieu d'une opinion neutralisée.

MODE OPERATOIRE DU COUP-D'ETAT		
	Avec appuis institutionnels internes (putsch)	Sans appuis institutionnels internes (révolution)
STRUCTURE POLITIQUE	Création d'un Etat-Major	Création d'un parti politique
AIDE ETRANGERE	Financement Assurance diplomatique	Financement Armement Assurance diplomatique
AGITATION ET PROPAGANDE	Grèves, manifestations provoquées par des éléments alliés ou téléguidés	Réunions publiques Tractages Manifestations Grèves Provocation
CREATION D'UNE FORCE CLANDESTINE	Complicité de chefs militaires et policiers ou d'unités d'élite	Quelques éléments fiables paramilitaires Caches d'armes Entraînement
ACTION DE FORCE	Action militaire dans la capitale contre les centres du pouvoir, maîtrise des carrefours et des médias	Chantage et démonstration de force/ ou Action militaire dans la capitale contre les centres du pouvoir, maîtrise des carrefours et des médias

Un coup d'Etat se contre par le recours à des manifestations dans la capitale qui ne se découragent pas contre la répression. Les manifestations seules ne suffisent pas. Il faut qu'une partie de la force publique réagisse vite en faveur du gouvernement abattu (rétablissement du Président Chavez au Venezuela en 2002) ou que les forces rebelles n'osent pas utiliser la violence contre la foule et les élus (échec du coup d'Etat des communistes conservateurs russes en 1991). Lorsque le coup d'Etat est impossible pour la subversion, il reste la guerre conventionnelle (cas de la guerre civile espagnole en 1936-1939), la guérilla (cas de la lutte de la Résistance à l'occupation allemande et à Vichy en France de 1940 à 1944), voire le terrorisme (cas de l'Irlande en 1918-1921).

Subversion par le terrorisme : stratégie

Le terrorisme ne ressortit pas uniquement à la guerre civile ou à la lutte contre une puissance occupante. C'est aussi un outil de guerre internationale commandité par des Etats mais pas assumé directement par eux. Néanmoins, quand l'Etat commanditaire est repéré, il s'attire des représailles, comme la Libye bombardée par les Américains (1986). Le terrorisme peut être une forme d'action de la guérilla. Il s'en sépare néanmoins quand il frappe des innocents, soit des gens qui ne détiennent aucune part de l'autorité ou de la force publique et n'ont commis aucune trahison. Le terrorisme peut être l'auxiliaire du grand banditisme qui souhaite contrôler des enclaves territoriales. Comme la guérilla, le terrorisme réussit quand il peut durer dans le temps.

Le terrorisme impose une guerre sans front, sans frontière et sans limites. Le terrorisme a deux lignes stratégiques : la menace et la culpabilisation, qui peuvent être combinées. La ligne stratégique traditionnelle du terrorisme est le chantage. Le chantage laisse le choix de se soumettre à la volonté du terroriste ou d'être châtié par lui. Pour être accrédité, le chantage doit s'accompagner

d'une démonstration de force, soit, en termes terroristes, d'attentats. La frappe décapitante sur les personnes clés du pouvoir est la technique la moins employée, car la plus risquée, mais la plus efficace. Elle a pour but de mettre fin à une politique en même temps que son promoteur ou de créer une crise politique chez l'ennemi. Cette technique terroriste a été inventée au Moyen Age, au XI^e siècle, par Hasan-I Sabbah et sa secte islamique des Assassins. Comme leur nom l'indique, ils étaient spécialisés dans le meurtre ciblé ou la menace, soit la frappe décapitante des autorités. Les Assassins étaient d'un dévouement fanatique jusqu'à la mort, contrôlés par des techniques de manipulation mentale et probablement par de la drogue (haschisch). Le but d'Hasan-I Sabbah était territorial (contrôler les montagnes du Nord de l'Irak et de la Perse comme sanctuaires) et religieux (islam ismaélite). Le meurtre d'un homme de bien qui risque d'être scandaleux pour l'opinion est remplacé par le chantage. C'était le cas de Fakhr al-Din, théologien sunnite d'une grande réputation. Pour modifier son enseignement, un assassin lui a proposé soit une paie en or à vie soit la mort. Le théologien a préféré l'or. L'action contre les forces de l'ordre est à double tranchant : soit elle les pousse à réagir, soit elle les en dissuade. C'est ce deuxième objectif que doivent viser les terroristes en réduisant leurs attaques aux forces de renseignement. Le renseignement brisé, la répression est aveuglée. C'est la stratégie que perpétue l'IRA pour faire céder la Grande-Bretagne en 1921. Mais une telle action n'est possible qu'avec des complicités internes. L'attentat aveugle sur des passants est moins risqué pour les terroristes. Il maintient des populations dans la passivité ou les force au départ. La ligne stratégique moderne du terrorisme est la culpabilisation du pouvoir en place. Dans un contexte démocratique, l'asymétrie morale entre les gouvernements qui doivent respecter les lois internationales et les terroristes qui s'en affranchissent favorise le terrorisme. Dans les normes de la presse, de la justice et d'une partie de l'opinion,

la barbarie du terrorisme est acceptée. Celle de l'Etat est condamnée. Depuis la fin des années 1960, qui a vu s'installer une culture de culpabilisation en Occident qui s'est étendue après la guerre froide, le terrorisme peut facilement exploiter ce filon. La méthode consiste à présenter l'action terroriste comme le résultat de la mauvaise volonté à négocier du pouvoir combattu : si les attentats reprennent, si des otages sont abattus, c'est de la faute de l'autorité. Cette technique déresponsabilise les terroristes : soit elle atténue le caractère meurtrier du terrorisme, soit elle cause un phénomène de sympathie envers les terroristes. L'autre versant de la stratégie de culpabilisation est d'entraîner une répression injuste et aveugle pour mettre l'opinion de son côté. Une répression mal conduite, à la fois trop énergique et mal ciblée, donne au camp terroriste des concours nouveaux et accroît paradoxalement ses moyens d'action. Ce cycle est amorcé par des provocations. C'est ainsi qu'a procédé le Front de Libération Nationale en Algérie (1954-1962). La riposte française, bien qu'elle ait éradiqué le terrorisme urbain à Alger (1957) conduit à un échec moral et politique, parce que l'utilisation ponctuelle de la torture pour obtenir des aveux est utilisée pour culpabiliser le pouvoir colonial. L'asymétrie morale lave le terrorisme de ses crimes mais salit le pouvoir qui recourt à des moyens d'exception. L'asymétrie morale ne fonctionne que si elle trouve des complicités dans le camp qui combat le terrorisme. Elle se prolonge dans le souvenir historique. S'il n'y a pas de culpabilisation, les victimes injustement frappées tombent en vain. Pendant cette même guerre d'Algérie, les activistes pieds-noirs ont organisé manifestations et barricades, la troupe a même massacré 49 civils rue d'Isly (1962), mais il n'y a pas eu culpabilisation. Le camp adverse n'était pas sensible à ces pertes, les moralistes ne l'étaient qu'à titre tactique en faveur de l'ennemi, l'opinion française lassée de la guerre. La répression de l'Etat français a eu pour effet de développer le terrorisme de l'OAS, mais c'est insuffisant dans une stratégie de culpabilisation. Le dernier moyen de culpabilisation est l'emprisonnement. Dans un contexte démocratique, l'emprisonnement d'un chef ou d'un groupe terroriste les a toujours héroïsés en les victimisant. Dans la deuxième moitié du XX^e siècle, Boumedienne, Bourguiba, Mandela ont eu à subir la prison pour avoir soutenu des mouvements terroristes. Ils sont devenus chefs d'Etat quand l'opinion du camp adverse s'est lassée de la guerre et parce qu'ils étaient les seuls points de référence pour les opinions de leur peuple.

Les opérations terroristes

L'application de la force relève des opérations. Une campagne terroriste peut multiplier les attentats sur une période courte (de style « nuit bleue » avec plusieurs actions nocturnes) ou sur plusieurs mois. Varier les lieux, les moments et les objectifs de frappe laisse la riposte dans l'expectative et renforce la surprise. Les trois grands types d'opérations terroristes sont les provocations, les représailles, le terrorisme intellectuel et la communication. Lors de provocations, les terroristes commettent des atrocités sur des civils ou sur des forces de l'ordre par des meurtres mutilatoires ou lancent des vagues d'attentats aveugles. Elles déclenchent avec la guerre terroriste un cycle de répression injuste qui favorise la culpabilisation du pouvoir ou créent un fossé entre différentes communautés. Les représailles peuvent toucher des victimes innocentes ou des cibles officielles, symboliques, frapper des traîtres ou des éléments infiltrés. Elles se présentent comme légitimes et visent à culpabiliser l'adversaire. C'est un moyen de politique internationale pour dissuader une puissance tierce d'intervenir sur une chasse gardée. Les attentats contre les garnisons française et américaine à Beyrouth ont dissuadé ces puissances et laissé le Liban à l'emprise syrienne (1983). Le terrorisme intellectuel vise à faire taire l'opposition ou un message adverse par la menace. L'ayatollah Khomeyni a utilisé cette méthode contre Salman Rushdie, l'auteur des Versets sataniques par un décret de mort universel qui reste en suspens et acquiert une durée d'efficacité plus grande (1989). S'il a donné une publicité très grande à cet auteur, il a dissuadé les écrits anti-islamiques alors que dans la même période ceux contre le christianisme pullulaient. Les opérations de communication démontrent la puissance d'un mouvement terroriste au monde, à l'ennemi mais surtout aux terroristes eux-mêmes. Le principal écueil dans la lutte terroriste est la lenteur des résultats qui peut rebuter les moins décidés des partisans. Une période de trêve ou de communiqué de victoire chez le pouvoir combattu est le moment propice pour des actions terroristes. L'utilisation de kamikazes valide la force de conviction de la lutte terroriste, mais c'est le propre de cultures orientales et sa banalisation lui fait perdre de son impact. La frappe décapitante de cibles symboliques ou la destruction de cibles catastrophiques avec une force quasi nucléaire donnent l'hyperterrorisme. L'hyperterrorisme a été employé pour la première fois le 11 septembre 2001 par le mouvement islamiste Al-Qaeda contre les Etats-Unis avec des moyens aériens. Un tel acte a une portée mondiale car il

LES OPERATIONS TERRORISTES				
Opérations	Provocations	Représailles	Terrorisme intellectuel	Communication
dissuadent		Les actions La présence	Les idées adverses La critique	L'indifférence L'idée de paix
provoquent	Une répression injuste Un fossé intercommu- nautaire			
OBJECTIFS	Libération d'un territoire. Dissuader une intervention		Gagner de l'audience	Relancer ou étendre la lutte

frappe le sanctuaire de la puissance ennemie. Centrales nucléaires, sites industriels toxiques et barrages sont les cibles du terrorisme catastrophique. Une campagne d'attentats d'extension régionale, nationale ou mondiale sert également la communication terroriste. Obtenir un succès ponctuel sur la relâche ou le rapprochement de prisonniers permet de ranimer la lutte. L'autre forme de communication, assez rare, est la prise d'otages avec fraternisation. C'est le syndrome de Stockholm où des terroristes palestiniens ont fini par gagner la sympathie de leurs otages par une humanisation progressive, par l'explication de leurs motifs et en se rendant.

Les moyens d'action tactique du terrorisme sont l'attentat-sabotage qui vise les édifices, la frappe en aveugle qui fauche des passants ou des passagers, l'assassinat d'une personne ciblée et la prise d'otages dans un lieu fixe ou un véhicule. L'implication des terroristes dans l'action va du sacrifice kamikaze à la frappe à distance de sécurité. Au plan technique, l'action terroriste est facilitée par les explosifs, plus rarement par les gaz toxiques et par les germes bactériologiques. Le téléphone portable, utilisé dans les années 1990 par les terroristes, permet une concentration immédiate plutôt qu'une longue préparation chronométrée.

doit avoir une motivation plus forte que le combattant régulier car il risque plus. Outre la mort, la blessure ou la capture, il risque ses biens, son statut social et sa famille que le combattant d'une guerre régulière n'expose pas directement par son action. De même, le confort matériel et l'appui sanitaire sont déficients. Le commandement de guérilleros doit en conséquence être plus politique et plus responsabilisant que celui de troupes régulières pour entretenir la foi dans le combat. La guérilla d'invasion cherche le pillage d'une région frontalière, sa conquête ou sa reconquête. C'est une guerre de peuple à peuple, voire de culture à culture du nomade au sédentaire. La guérilla d'invasion trouve sa cohésion dans des structures tribales et des hiérarchies séculaires. Dans un cadre tribal, le critère de clandestinité ne joue plus mais peut être remplacé par la connaissance du terrain qui permet de s'y cacher. Dans le cas d'un mouvement terroriste, le critère de clandestinité joue mais il devra conquérir un pouvoir féodal pour asseoir un sanctuaire d'où partiront ses attaques.

Garantir un sanctuaire est un objectif majeur de toute guérilla. Le sanctuaire ou maquis est par définition une zone difficile d'accès ou fermée : montagnes, forêts,

IMPLICATION TACTIQUE DES TERRORISTES DANS L'ACTION

TYPE D'ACTION	IMPLICATION
Prise d'otages	Directe et le plus souvent sans retour (arrestation, élimination voire sacrifice kamikaze)
Assassinat	Directe (armes blanches, à feu ou explosifs) kamikaze ou avec esquivé
	Indirecte par l'explosion minutée ou téléguidée d'une bombe
Frappe en aveugle	Directe (armes blanches, à feu ou explosifs) kamikaze ou avec esquivé
Attentat-sabotage	A distance de sécurité par l'explosion minutée ou téléguidée d'une bombe

Les moyens d'autoprotection tactique du terrorisme sont le cloisonnement des informations et des tâches, la discrétion (secret opérationnel, la dispersion des hommes et des moyens, faible nombre, peu de traces), le contre-espionnage, l'étude parallèle des objectifs et de la riposte policière, la surprise, la brièveté d'action, l'évasivité à travers des itinéraires variés et des caches. Le terrorisme est l'action de guerre la plus économique et celle qui fait le moins de morts. Quand le terrorisme constitue des bandes armées capables de tendre des embuscades aux forces de l'ordre, il passe au stade de la guérilla.

Subversion par la guérilla : stratégie

La guérilla a deux grands objectifs politiques : la libération ou l'invasion. La guérilla de libération a pour but de chasser une puissance occupante ou un régime national. Dans les deux cas, il y a une dimension de guerre civile, car l'occupant ou le régime en place trouvent toujours des collaborateurs pour se maintenir. La guerre civile peut se compliquer d'une intervention étrangère au profit ou contre la guérilla, voire au profit des deux camps. La guérilla de libération a deux visages : celui de la foule tranquille apparemment et celui de l'attaque clandestine qui sort de la foule. Le guérillero

marécages, quartier densément urbanisé. Le sanctuaire est une zone où la guérilla a évincé l'ennemi et impose sa propre structure politico-administrative. C'est le premier pas vers une autorité de substitution et la première zone à être libérée de l'occupation ennemie. Tenir un sanctuaire permet de passer de la clandestinité à une guérilla paramilitaire. Ce moment est délicat à trouver. Les tentatives prématurées pour constituer des maquis dans les Glières et le Vercors ont débouché sur des massacres (1944). Un lieu montagnard difficile d'accès n'est pas suffisant pour déterminer un sanctuaire rural. La structure administrative et policière de l'ennemi doit être faible à l'origine et affaiblie par l'action de la guérilla. L'éloignement géographique doit gêner l'action des forces militaires ennemies. Un sanctuaire ne doit pas être encerclé mais périphérique. Le sanctuaire peut ainsi s'appuyer sur une frontière amie ou se trouver au-delà de la frontière dans un territoire ami. Inaccessibilité, éloignement périphérique, faible structure administrative et policière, population peu nombreuse et irrédente sont les meilleures conditions pour un sanctuaire rural. Un sanctuaire rural permet d'organiser des bandes armées. Un sanctuaire urbain n'est possible que dans une grande ville. Il a besoin d'une population complice et d'une architecture pleine d'arcanes. Il est fragile, car enkysté au cœur de la structure politico-administrative

de l'ennemi. Pour exister, il a besoin de rester dans la clandestinité. Trop visible, il peut être réduit de l'extérieur. Un sanctuaire terroriste comme la kasbah d'Alger (1957) ou paramilitaire comme Dublin (1915) ont été démantelés par une action policière ou par une contre-attaque militaire qui ont bouclé les insurgés. La guérilla urbaine au grand jour fonctionne quand toute une ville bat à l'unisson et devient un sanctuaire qui isole l'ennemi sur quelques bâtiments en lui coupant ses lignes de communication par des barricades et des embuscades. C'est le modèle des grandes insurrections parisiennes (1830, 1848, 1871, 1944). Néanmoins, si une force militaire extérieure peut intervenir, c'en est fini de l'insurrection. Maîtres de Paris, les Communards ont été réduits par les Versaillais (1871) et maîtres de Varsovie, les résistants polonais ont été réduits par les Allemands (1944) au prix de sièges en règle. Eventuellement, seule l'intervention de forces conventionnelles amies sauve l'insurrection, comme l'arrivée de la 2^e Division Blindée du Général Leclerc à Paris (1944). La ville doit être surtout le sanctuaire d'actions clandestines ou le lieu-clos d'un coup d'Etat. La guérilla paramilitaire a besoin d'air et d'espace comme toute armée pour manœuvrer et trouver un refuge.

La clé de la guérilla réside dans la stratégie. Croître et durer sont les objectifs de la stratégie des moyens dans la guérilla. Créer par le harcèlement une situation inconfortable pour l'ennemi jusqu'à la rupture du rapport de forces est l'objectif de la stratégie d'action. La rupture peut être le passage à la guerre conventionnelle. C'est le cas d'une guérilla qui a augmenté ses moyens matériels, comme les communistes chinois guidés par Mao (1927-1949) et les Vietnamiens pendant la guerre d'Indochine (1946-1954). C'est aussi le cas de la Résistance française qui se fait l'auxiliaire des armées anglo-saxonnes débarquées pour libérer la France et qui se démobilise ou s'amalgame dans la nouvelle armée française (1944). La rupture recherchée par la guérilla peut être la lassitude qui conduit à un retrait (cas des accords d'Evian qui mettent fin à la colonisation française de l'Algérie en 1962). Au plan opérationnel, la guérilla tire sa force de sa violence diffuse, permanente et de l'insaisissabilité de ses partisans. Dans une zone de montagnes ou de vastes plaines, les groupes de guérilleros doivent chaque jour changer de campement dans un réseau peu habité et favorable. Dans une zone boisée ou urbaine, des réseaux de souterrains peuvent cacher d'importantes bandes armées. La guérilla impose une guerre sans front sur les arrières ou discontinue à la frontière. La guérilla l'emporte si elle dure, ce qui est vrai dans n'importe quel type de conflit, à la nuance près que le temps compte ici plus que les forces. Elle l'emporte par défaut, non qu'elle inflige un désastre militaire à la force régulière qu'elle affronte, mais elle lui fait comprendre qu'elle ne pourra l'emporter. Ainsi, les Soviétiques ont compris dès 1985 qu'ils ne pourraient l'emporter en Afghanistan et ont préféré un retrait graduel jusqu'en 1989. Les Américains ont également compris qu'ils ne pourraient maîtriser la résistance irakienne. Ils ont profité du changement de présidence pour masquer la défaite par un changement de politique. Les accords signés en 2009 prévoient le retrait US pour 2012.

Les opérations de guérilla

La guérilla est clandestine ou paramilitaire. La guérilla clandestine ne dispose que de quelques réseaux mal armés. Elle trouve dans la population ses combattants, son soutien logistique et la clandestinité qui la soustrait aux coups des forces conventionnelles. Elle est militairement limitée à la propagande, au renseignement, au terrorisme, au sabotage, au racket, au harcèlement ou à l'agitation de rue et ne peut livrer bataille contre une force conventionnelle sans être anéantie. Les opérations de force sont limitées à de l'agitation de rue, à des coups de main ou à des embuscades.

La guérilla urbaine vise la provocation. L'agitation de rue au sein de populations belliqueuses et armées comme les Parisiens au XIX^e siècle peut déboucher sur de véritables batailles sur des barricades. Le désarmement des populations au XX^e siècle se traduit par des manifestations contre des forces de l'ordre qui matraquent au lieu de fusiller ou de charger sabre au clair. La guérilla urbaine consiste au harcèlement des forces de l'ordre, à la destruction de véhicules par des bouteilles incendiaires, au pillage de magasins de type Mai 68. Plus militaire, en Irlande du Nord et en Palestine, la guérilla urbaine consiste à attaquer les forces de l'ordre avec toutes sortes de projectiles voire des armes de guerre. La guérilla urbaine cherche la culpabilisation des forces de l'ordre et de l'Etat répressif. La plus grande réussite reste la guerre d'Algérie (1954-1962) où les actes de torture pratiqués localement par les forces de l'ordre françaises (armée et police) restent vilipendés en France dans la presse. Par contre assassinats, mutilations et tortures commis par le FLN sont éventuellement mentionnés mais jamais « commentés. » Le FLN a su trouver les relais médiatiques qui ont collaboré efficacement avec lui contre la France et gagné durablement la bataille de l'opinion. L'Algérie a la réputation d'une « sale guerre », comme s'il existait des guerres propres. C'est aussi le cas dans l'Intifada ou « révolte des pierres » déclenchée par les Palestiniens contre les occupants israéliens (1987). Des jeunes et des enfants sont envoyés lancer des pierres contre les troupes israéliennes. Ces pierres, dont certaines lancées à la fronde, peuvent être mortelles pour les soldats israéliens, mais la médiatisation ne peut noter que la disproportion de moyens entre une troupe armée de fusils d'assaut et de blindés et à des adolescents armés de pierres. D'autre part, quand des enfants-guérilleros tombent sous les coups de la répression, ce ne sont pas leurs parents qui sont fustigés mais l'armée israélienne. Ce genre de révolte, avec les pertes qui en découlent, pourrit la situation surtout face à un adversaire qui ne peut démocratiquement utiliser les grands moyens, car la survie de l'Etat ne semble pas menacée directement. Les Israéliens sont contraints de signer à Oslo sur l'autonomie des territoires palestiniens (1993). En 2006 et fin 2008, les Israéliens lancent deux opérations aéroterrestres, l'une au Liban, l'autre contre la bande de Gaza, pour riposter aux frappes de missiles des islamistes. Dans les deux cas, l'opinion internationale, les ONG comme Amnesty International, fustigent l'armée israélienne mais minorent ou ignorent

l'efficace harcèlement par des missiles. Dans les deux cas, Tsahal, armée régulière dotée de chars et d'avions, ne parvient pas à réduire les forces de guérilla, bien structurées, bien armées et appuyées sur le réseau urbain. A défaut, elle produit des bilans ou, dans le deuxième cas, essaie de démontrer vainement qu'elle limite les pertes collatérales ; « vainement » non pas que cela soit faux, mais que les médias n'y sont pas sensibles. Ce sont les premières défaites de son histoire.

Bilan de la première *intifada* (1987-1993)

Nombre d'incidents	27 000
Moyenne par jour	12
Soldats israéliens tués	74
Soldats israéliens blessés	937
Palestiniens tués par les Israéliens	1 116
Collaborateurs palestiniens tués	887
Blessés palestiniens	>20 000

La guérilla d'embuscade, à laquelle les campagnes isolées sont propices, fait une guerre d'usure. « Frapper comme le tigre et se retirer comme le loup » caractérise tous les coups de main et les embuscades. Les coups de main sont faits contre des isolés pour se procurer des armes, des renseignements ou pour éliminer des agents ennemis voire des traîtres. Un coup de main est largement prémédité et nécessite une longue préparation : action de renseignement sur l'objectif, assignation précise des rôles et leur échange en cas d'imprévu, répétition avec maquette ou en grandeur réelle, reconnaissance de dernier moment, présence d'éléments de sécurité sur les accès, approche, action limitée à moins de 2-3 minutes, itinéraires de fuite, caches. Quand elle se révèle pour livrer combat, la guérilla clandestine perd son principal avantage : la clandestinité. Elle passe alors à l'échelle de l'embuscade. Une préparation méthodique y préside : reconnaissance des itinéraires, des habitudes et des forces de l'ennemi, du terrain, assignation des rôles, répétition, approche, éléments de sécurité sur les flancs et les arrières, positionnement, piégeage, action et retraite préparée. Le modèle de l'embuscade consiste à couper l'avant et l'arrière, de prendre la colonne ennemie sous un tir croisé depuis un flanc, paralyser sa riposte en frappant le chef et ses armes collectives. Auxiliaire de forces conventionnelles, la guérilla clandestine ne devient pas apte à livrer bataille, mais à l'appuyer par des harcèlements sur les communications ennemies. C'est le cas de la Résistance française pour appuyer le débarquement anglo-américain en Normandie (1944). Elle attaque systématiquement les réseaux de communication tant filaires que ferroviaires, voire dresse des embuscades sur les colonnes de renfort. L'expression « bataille du rail » traduit l'action des cheminots de la Résistance. Le Général Eisenhower a évalué leur action à celle de 10 divisions. La guérilla d'embuscade s'attaque prioritairement aux convois et aux postes isolés (en particuliers ceux qui gardent les routes). Sur la durée, elle entraîne des pertes conséquentes sur la logistique d'une armée régulière et même sur ses forces, qu'elle attaque en position de faiblesse. Les pertes soviétiques

de la guerre d'Afghanistan sont ridicules comparées à Stalingrad et le nombre de morts en dix ans correspond à celui que l'Armée rouge subissait en un jour pendant la Seconde Guerre mondiale. Mais, dans le contexte des armées plus réduites de la guerre froide et encore plus de l'après-guerre froide, les pertes sont intolérables aux opinions et aux dirigeants.

Les pertes soviétiques en afghanistan 1979-1989

Avions	118
Hélicoptères	333
Chars	147
Engins blindés	1 314
Canons et mortiers	433
Camions	11 000
Hommes	14 453

La guérilla paramilitaire, qui dispose de bandes armées voire de forces militaires extérieures, peut livrer bataille. Elle contrôle des régions entières et a pour vocation de passer à la guerre conventionnelle. C'est le cas de la résistance yougoslave de Tito qui lève une armée de partisans avec une organisation quasiment militaire contre les forces de l'Axe (1941-1945). Cette armée réfugiée dans un sanctuaire peut lancer des opérations de harcèlement contre l'ennemi à l'échelle de la compagnie et du bataillon. Les avant-postes militaires de l'ennemi et sa structure administrative ne tiennent pas. La guérilla paramilitaire peut remporter des batailles d'embuscade comme Cao Bang qui coûte 5 000 hommes aux Français (1950) ou défensive comme Anoual (1921) qui coûte près de 10 000 hommes aux Espagnols. Ces victoires sont remportées contre des forces importantes mais isolées mises en situation de faiblesse (colonne de mouvement, attaque dans un terrain difficile). Néanmoins, livrer bataille présente un risque, faute d'armements lourds. A la bataille de la Sutjeska, les titistes perdent les deux tiers de leurs effectifs (1943). La fluidité sur un terrain difficile reste le meilleur atout d'une armée de partisans. Contre l'offensive d'une armée conventionnelle bien armée, la retraite stratégique s'impose. C'est le choix de Mao pendant la Longue Marche, soit 12'000 kilomètres pendant deux ans (1934-1935). La guérilla paramilitaire peut efficacement opérer avec une force conventionnelle en attaquant les lignes de communication et en fixant d'importants effectifs pour contrôler le territoire. Durant la guerre d'Espagne (1808-1814), les guérilleros espagnols sont renforcés par un corps de 21'000 soldats britanniques et portugais commandés par Wellington. A la fin du conflit, Wellington, qui dispose d'une armée de 150'000 hommes, passe à la guerre conventionnelle et envahit la France. Pendant la guerre du Vietnam (1961-1975), les communistes organisent des forces paramilitaires qui mènent des opérations de terrorisme, de harcèlement et des batailles limitées. En dépit de succès ponctuels, les actions militaires offensives sont coûteuses et défavorables à la guérilla communiste. A partir de 1965, l'armée nord-vietnamienne envoie des divisions à son renfort, lance une offensive combinée avec la guérilla (1968), puis deux offensives conventionnelles où la guérilla n'est plus capable de l'appuyer (1972 et 1975).

MODE OPERATOIRE DE LA GUERILLA DE LIBERATION		
	CIBLES	
	Armée d'occupation ou régime en place	Colonie de peuplement
CREATION D'UNE FORCE CLANDESTINE	Quelques éléments fiables Caches d'armes Entraînement Obtention de complicités administratives, policières et militaires	
RENSEIGNEMENT	Au profit de la guérilla et d'une force militaire alliée	Au profit de la guérilla
FRAPPE DES CIVILS OCCUPANTS		Création de zones d'insécurité pour les colons
FRAPPE DES CIVILS COLLABORATEURS	Attaque ciblée des forces qui luttent contre la guérilla en commençant par le renseignement, la justice, le pouvoir politico-administratif, les services armés	
FRAPPE DES COMMUNICATIONS	Au profit de la guérilla et d'une force militaire alliée Isolement d'un futur sanctuaire	Rendre périlleux tout déplacement sauf le retrait par un itinéraire unique Isolement d'un futur sanctuaire
FRAPPE DES FORCES DE SECURITE	Pratique du harcèlement contre des forces isolées peu susceptibles d'être renforcées : embuscade et attaque de postes	
IMPOT REVOLUTIONNAIRE	Perçu auprès de sympathisants d'abord, puis étendu quand le contrôle adverse fléchit. Devient obligatoire quand un sanctuaire est créé	
CREATION DE SANCTUAIRES	Création d'une zone où le régime/l'occupant sont évincés et où la guérilla impose sa loi voire son administration par des groupes paramilitaires	
LEGITIMITE POLITIQUE EXTERIEURE	Phase préparatoire à la substitution politique pour augmenter en fait la crédibilité intérieure par l'extérieur	
PASSAGE EVENTUEL A LA GUERRE CONVENTIONNELLE	L'aide extérieure et l'impôt révolutionnaire peuvent créer une armée qui l'emportera sur les forces régulières si l'ennemi ne lâche pas devant la simple guérilla	
NEGOCIATIONS	Traité de retrait des forces d'occupation et de reconnaissance des frontières de l'Etat indépendant ou participation à un traité plus large consacrant la défaite générale de l'occupant	
SUBSTITUTION	Libération du territoire et prise du pouvoir par la guérilla et son appareil politico-administratif	

Le but de la guérilla de frontière est d'effacer la frontière par l'insécurité permanente. La guérilla de frontière est la forme d'agression d'un peuple nomade ou s'appuie sur une complicité étatique extérieure. Dans le premier cas, c'est une guérilla de pillage. Les raids de pillage ont pour but de s'enrichir ou de se nourrir. Le raid de pillage consiste à éviter les batailles et les sièges pour frapper les civils par le pillage, les destructions, les massacres et la capture d'esclaves. C'est la forme de guerre privilégiée des peuples nomades venant de la terre (Huns, Mongols, Arabes et Turcs) ou de la mer (Wikings). Les pillards nomades ont besoin de la mobilité du cheval ou du bateau pour échapper à la riposte, soit de leurs forêts-refuges. Les raids de pillage frappent et leurs auteurs se retirent avant que les victimes ne puissent lancer une riposte efficace. Lorsque les Barbares s'installent sur un territoire, on passe à la guerre conventionnelle et au raid de conquête. La guérilla de frontière peut être entretenue par un Etat sédentaire pour favoriser une rébellion. La libération vient de l'appui extérieur. La complicité qu'accorde la Chine aux communistes vietnamiens, puis le Nord-Vietnam aux communistes du Sud, permet au drapeau rouge de s'implanter dans toute la péninsule (1949-1975). La guérilla de frontière se manifeste par des raids incessants suivis de retraits, par des expéditions punitives de l'Etat agressé dans un territoire mal contrôlé, par des invasions armées, puis par la désertification et le contrôle de régions frontalières.

L'ennemi y implante des sanctuaires sans accord de l'autorité gouvernementale ou avec. Dans ce cas, en accordant une marche territoriale, le gouvernement a l'illusion de sédentariser l'agresseur et de l'utiliser contre de nouveaux agresseurs. C'est là un calcul illusoire, car après une période de trêve, l'agresseur poursuit sa marche en avant. L'Empire romain s'est démembré au V^e siècle en multipliant les enclaves barbares au sein de son territoire, espérant neutraliser l'ennemi par des pactes d'alliances et des tributs. Or la romanisation ne pouvait fonctionner que de vainqueur à vaincu et pas dans le sens contraire. Une situation comparable se retrouve dans la guerre d'Afghanistan commencée en 2001 contre les terroristes islamiques. Le Pakistan a commis cette erreur en accordant en 2008 une région frontière aux Talibans, quitte à vouloir les en chasser *manu militari* l'année suivante. Le Pakistan, qui essaie d'être l'allié des Etats-Unis et de s'accommoder avec les Talibans, finit par être déstabilisé. Qu'elle soit d'invasion ou de libération, la guérilla de frontière tend à devenir mixte et à déployer des armées avec de vraies batailles à l'occasion.

La tactique de guérilla

Sa tactique contrarie celle de la guerre conventionnelle. Plus elle est contraire à celle de la guerre conventionnelle, plus elle réussit. L'utilisation des explosifs télécom-

mandés (IED, *Improved Explosive Devices*) par téléphone portable ou par capteurs, enterrés ou dans une voiture, représente le sommet de la tactique de guérilla. Il s'agit d'embuscade à distance de sécurité, privilège qui jusque-là était celui de l'aviation des forces régulières. Les explosifs télécommandés sont utilisés avec succès en Irak et en Afghanistan. De même, les frappes par des missiles ou des drones des islamistes contre Israël permettent la frappe à distance de sécurité et déjouent l'avantage de l'aviation. Ces moyens modernes peuvent être couplés à des combats d'infanterie qui prendront à revers les moyens lourds de la guerre conventionnelle.

Tactique comparée de la guérilla a vec la guerre conventionnelle

Guérilla	Guerre conventionnelle
Nuit : se déplacer et combattre la nuit	Jour : se déplacer et combattre le jour
Invisibilité : avoir un dispositif invisible	Visibilité : avoir un dispositif visible
Mobilité : changer de position continuellement	Fixité : contrôler une position sur place
Sabotage : des communications	Maintenance : des communications
Embuscade : attaquer les colonnes	Colonne : pour se déplacer ou le ravitaillement
Harcelement : des isolés	Surveillance : des points sensibles
Esquive : fuir les attaques	Bataille : anéantissement des forces adverses
Dispersion : des forces	Concentration : des forces
Étalement : des actions et des lieux d'action	Continuité : des opérations de bouclage
Imprévisibilité : des actions par leur légèreté et leur brièveté	Prévisibilité : des actions par leur lourdeur et leur longueur

Conclusion

Avec des moyens réduits, la guérilla peut mettre en difficulté ou en échec des troupes régulières qui ne parviennent pas à obtenir la soumission ou l'adhésion des civils. Les civils sont dans l'expectative et la plupart cherchent à ne pas s'engager dans un camp. La guérilla s'affranchit de ce qui cause la faiblesse d'une troupe régulière dans une guerre sans front : une longue traîne logistique, un dispositif visible, des limitations politiques et morales. Sa force tient dans un sanctuaire territorial que l'ennemi ne peut frapper pour des raisons politiques (présence sur un Etat tiers), ou pour des raisons de faiblesse militaire. La guérilla l'emporte quand elle a une plus grande capacité d'action qu'un adversaire puissant mais aveugle, fort mais avec une main liée dans le dos.

Ph.R.



L'armée américaine, en 1944-45, s'est adaptée au combat dans la jungle du Pacifique.



Les armées doivent de plus en plus régulièrement à des tâches de police, de lutte contre le terrorisme ou de contrôle des foules.



Le tir de précision, l'ambuscade et les pièges explosifs sont les modes d'opération privilégiés de la guérilla.

Le combat dans un environnement civil pose de nombreux problèmes aux militaires. Une situation calme peut soudain devenir explosive.

